

Les animistes de la Volga

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

| Eva Toulouze. Les animistes de la Volga. 2010, pp.9-15. hal-01276189

HAL Id: hal-01276189

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01276189>

Submitted on 19 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les animistes de la Volga
Eva Toulouze

Jadis, ceux qu'on appelle aujourd'hui Maris, en plein cœur de la Russie d'Europe actuelle, étaient appelés par les Russes Tchérémisses. Ils faisaient peur : Ivan le Terrible avait bien conquis Kazan et son khanat turk en 1552 et avait ainsi annexé les possessions des successeurs de Gengis Khan, le territoire tchérimisse devenant partie intégrante de la Moscovie. Mais ses habitants n'en étaient guère satisfaits, et pendant une cinquantaine d'années, ils ne cessèrent de se soulever et de provoquer, sur le cours moyen de la Volga, des troubles endémiques que les historiens appellent aujourd'hui encore « guerres tchérimisses »... Ils profiteront d'ailleurs, au cours des siècles suivants, de toutes les occasions pour mettre en cause la domination à laquelle ils étaient assujettis, participant activement à tous les soulèvements, qui, au moins une fois par siècle sont partis de cette région compliquée, mosaïque d'ethnies aux langues et aux cultures diverses.

D'ailleurs les Maris, comme de nombreux autres peuples de la région, vivaient – et en partie vivent encore – en étroite osmose avec la nature qui les entoure. Ils vénèrent les éléments dont ils dépendent, qu'ils perçoivent comme animés, et veillent à vivre en harmonie avec eux. Cet animisme n'était pas en soi hostile au christianisme, que les Russes apportaient sous sa forme orientale, mais c'est l'orthodoxie elle-même qui rejetait toute forme de vénération non chrétienne. Les missionnaires, appuyés par l'État, firent tout pour imposer cette nouvelle religion et ils y parvinrent partiellement, par des campagnes souvent brutales, au XVIII^e siècle : l'orthodoxie entra dans le quotidien des Maris, sans pour autant parvenir à déraciner totalement la vision du monde qui leur était propre. Certains d'ailleurs eurent recours à la pratique ancestrale de résistance par l'absence : ils quittèrent leurs terres et allèrent s'installer plus à l'Est, en région bachkire, où l'islam de la population dominante, peu intéressé par le prosélytisme, leur permettait de vivre selon leur bon plaisir.

Jusqu'au siècle dernier, les Maris, comme beaucoup de peuples autochtones de Russie, étaient agriculteurs : si quelqu'un sortait de son état originel, il cessait automatiquement d'être mari et devenait russe. En même temps, ils étaient mieux protégés de la russification grâce à une forte présence tatare : Kazan n'est pas loin de la capitale marie, jadis appelée Tsarevokokchaïsk, et les Tatars, musulmans, ont une identité fortement affirmée, qui a en quelque sorte marqué leurs voisins immédiats. La langue que parlent les Maris encore aujourd'hui porte, dans le lexique comme dans la syntaxe, les traces de cette proximité.

Les choses commencent à changer au début du XX^e siècle, et ce en partie grâce aux choix des missionnaires au milieu du XIX^e siècle : considérant que le meilleur moyen de faire pénétrer le christianisme était d'utiliser les langues vernaculaires et l'instruction pour convaincre les autochtones, ils avaient développé un réseau d'écoles en mari et avaient ainsi formé une ou deux générations de Maris instruits. Devenus prêtres ou instituteurs, ils finirent par utiliser l'instruction, cet outil que leur avaient enseigné les missionnaires, d'une manière que ces derniers n'avaient pas prévue : pour développer leur culture à eux, pour servir la population dont ils étaient issus. La révolution avortée de 1905 leur donne une impulsion inespérée : il était donc possible de faire reculer un pouvoir central qui les avait jusqu'alors ignorés et qui les laissait dans la misère ! Les premières œuvres littéraires, écrites par des représentants de cette mince couche d'intellectuels, naissent dans la foulée. Les années suivantes permettent à ces intellectuels en herbe de mûrir et quand la révolution de 1917 survient, et les met devant un choix, ils sont prêts à soutenir les bolcheviks, qui, bien plus que les tenants de l'ancien régime, sont favorablement disposés envers leurs aspirations émancipatrices. Celles-ci, d'ailleurs, étaient purement culturelles, et n'apparaissaient pas menaçantes aux tenants du nouveau régime, du moins lors de cette première étape. C'est ainsi que dès 1920 les Maris se voient à la tête d'une région autonome, cadre administratif qui leur

permettra de développer une culture en langue marie – presse, littérature, théâtre, musées, écoles.

Les années 1920 sont, ici comme ailleurs dans les régions non-russes de Russie, une sorte d'âge d'or, où l'instruction se répand et où les intellectuels ont le sentiment de donner à leur peuple une nouvelle dignité. Ils font feu de tout bois, intervenant sur tous les terrains, alors que les maîtres de l'URSS, une fois la stabilisation achevée et leur pouvoir assis, se tournent vers la réalisation de leur grand projet d'uniformisation et de collectivisation, de création d'un homme nouveau. Ils font table rase, et les modestes aspirations des communautés autochtones sont emportées dans la tourmente, qui est lancée en 1928 et qui prend son essor dans les années 1930 : ceux qui font la promotion de leurs valeurs et de leur culture sont accusés de nationalisme, voire d'espionnage. En effet, les Maris, comme les Oudmourtes et les Komis, sont soupçonnés de travailler pour la Finlande et l'Estonie, puissances « bourgeoises » dont on pense qu'elles veulent rassembler dans une « grande Finlande » les minorités ethniques finno-ougriennes pour désagréger l'Union Soviétique. Les intellectuels des nationalités sont ainsi éliminés, physiquement et moralement : procès truqués, envoi en camp de concentration pour une partie d'entre eux, alors que les autres, ceux qui ne sont pas inquiétés, vivent dans la peur et sont contraints de dénoncer leurs compagnons, avant de finir eux-mêmes – suivant un mécanisme bien rodé à l'époque de la Terreur – sur le banc des accusés. Les Maris sont presque les premiers touchés : c'est chez eux, en 1930, que les autorités se livrent à la répétition générale des procès truqués dont les intellectuels, ici comme ailleurs, seront victimes dans les années qui suivront. Ce ballon d'essai ne va pas très loin (c'est pour cette raison que dans la phrase précédente figure l'adverbe « presque »...), et les intellectuels arrêtés sont relâchés. Mais aucun d'entre eux n'échappera à la vague la plus terrible des purges, en 1937. Pendant une vingtaine d'années, à la faveur de la guerre, traumatisme collectif qui se superpose à ceux des années 1930, ils sont oubliés, rayés de la mémoire, comme s'ils n'avaient jamais vu le jour. Il faudra attendre 1956 pour que peu à peu ils retrouvent une place dans l'histoire de la culture nationale.

C'est de cette blessure que les Maris, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, essayent de se remettre : la peur, la tristesse restent pour longtemps les sentiments dominants dans leur expression artistique. Il va falloir la perestroïka d'abord, l'écroulement de l'Union Soviétique ensuite pour que les Maris redressent la tête, et ils sont parmi les premiers à le faire, sous la direction du responsable des écrivains, Miklaï Rybakov. Ils s'expriment, ils réfléchissent sur le passé, ils retrouvent un souffle. Leur animisme les soutient : ils revitalisent leurs pratiques religieuses, ils les érigent – seuls dans leur genre en Russie d'Europe – en une religion à part entière. Les femmes, qui avaient été pratiquement absentes de la littérature jusqu'alors, commencent à s'exprimer, notamment en poésie. Ils donnent l'exemple.

Mais après avoir été sur le devant de la scène au début des années 1990, les Maris donnent vers la fin de la décennie des signes d'essoufflement. Avec l'arrivée à la tête de la république du Russe Leonid Markelov, une nouvelle étape dans la vie des Maris commence : les autorités lancent une agression en bonne et due forme contre toutes les expressions de l'identité et de la culture marie. Tous les moyens sont bons – administratifs (fermeture d'institutions), économiques (refus de subventions), même physiques, puisque le responsable du mouvement national Vladimir Kozlov (Laid Shemer sous son nom d'écrivain, prosateur et traducteur) est impitoyablement tabassé. Il faudra une intervention du Conseil de l'Europe pour que la situation se stabilise et que les autorités maries essayent de montrer vers l'extérieur un visage plus correct. S'agit-il d'un test, pour voir jusqu'où les autochtones de Russie peuvent aller si on remet en cause les acquis de la politique nationale soviétique ? Différents projets des autorités fédérales inquiètent les Maris : celui de regrouper les unités administratives déficitaires avec des sujets de la Fédération économiquement plus prospères,

celui de remettre en cause la base territoriale des politiques culturelles pour établir des autonomies culturelles non territoriales....

Les Maris occupent un territoire relativement compact, ce qui est un atout : à l'exception d'un noyau en république du Bachkortostan et de quelques franges dans les régions environnant la République du Mari-El, leur habitat coïncide avec le territoire qui porte leur nom. À l'intérieur de ce territoire vivent deux groupes de Maris, parlant deux dialectes d'autant plus clairement différenciés qu'il existe, depuis les années 1920, deux langues littéraires confirmées : le Mari des plaines, parlé dans la plus grande partie du territoire, et le Mari des collines, parlé dans l'angle Sud-Ouest de la République, à proximité de la Tchouvachie. La référence aux collines (en russe « gory », montagnes), est trompeuse : elle renvoie aux berges de la Volga, un peu plus abruptes dans ces contrées. Historiquement, les Maris occidentaux ont été plus proches des Russes, et ont subi davantage d'influences, par exemple linguistiques, de la part de ces derniers, alors que dans l'Est, les influences tatares sont plus prégnantes. Les Maris des collines sont très attachés à leur identité, qu'ils défendent avec acharnement contre toute tentative d'unification de la langue littéraire.

Malgré les difficultés, la vie culturelle reste active et de nouvelles générations écrivant en mari émergent... La sélection de poèmes présentée ici tente de porter témoignage du passé et du présent de la poésie marie...